Le Cabecilla

Alphonse Daudet

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM



Alphonse Daudet

LE CABECILLA

(1873)

Le bon père achevait de dire sa messe, quand on lui amena les prisonniers. C'était dans un coin sauvage des monts Arichulégui. Une roche éboulée, où un figuier géant enfonçait sa tige tordue, formait une sorte d'autel recouvert – en guise de nappe – d'un étendard carliste aux franges d'argent. Deux alcarazas ébréchés tenaient lieu de burettes, et quand le sacristain Miguel, qui servait la messe, se levait pour changer les évangiles de côté, on entendait sonner les cartouches dans sa giberne. Tout autour, les soldats de Carlos étaient rangés silencieusement, le fusil en bandoulière, un genou à terre sur le béret blanc. Un grand soleil, le soleil de Pâques en Navarre, concentrait sa chaleur éblouissante dans ce creux de roche brûlant et sonore, où le vol d'un merle gris traversait seul de temps en temps les psalmodies du prêtre et du servant. Plus haut, sur le pic en dentelle, des sentinelles se tenaient debout, dessinant dans le ciel des silhouettes immobiles.

Singulier spectacle, ce prêtre chef d'armée officiant au milieu de ses soldats ! Et comme la double existence du cabecilla se lisait bien sur sa physionomie ! L'air extatique, les traits durs, accentués encore par le teint bronzé du soldat en campagne, un ascétisme sans pâleur, où il manquait l'ombre du cloître, des yeux petits, noirs, très-brillants, le front traversé d'énormes veines qui semblaient nouer la pensée comme avec des cordes, la fixer dans un entêtement inextricable. Chaque fois qu'il se retournait vers l'assistance, les bras ouverts pour dire Dominus vobiscum, on apercevait l'uniforme sous l'étole, et la crosse d'un pistolet, le manche d'un couteau catalan soulevant le surplis froissé. « Qu'est-ce qu'il va faire de nous ? » se demandaient les prisonniers avec terreur, et, en attendant la fin de la messe, ils se rappelaient tous les actes de férocité qu'on racontait du cabecilla et qui lui avaient valu un renom à part dans l'armée royaliste.

Par miracle, ce matin-là, le père était d'humeur clémente. Cette messe au grand air, son succès de la veille, et aussi l'allégresse du jour de Pâques, sensible encore à cet étrange prêtre, mettaient sur sa figure un rayon de joie et de bonté. Sitôt l'office terminé, pendant que le sacristain débarrassait l'autel, enfermant les vases sacrés dans une grande caisse qu'on portait à dos de mulet derrière l'expédition, le curé s'avança vers les prisonniers. Ils étaient là une douzaine de carabiniers républicains, affaissés par une journée de bataille et une nuit d'angoisses dans la paille de la bergerie où on les avait enfermés

après l'action. Jaunes de peur, hâves de faim, de soif, de fatigue, ils se serraient les uns contre les autres comme un troupeau dans une cour d'abattoir. Leurs uniformes remplis de foin, leurs buffleteries en désordre, remontées dans la fuite, dans le sommeil, la poussière qui les couvrait entièrement du pompon de leurs casquettes à la pointe de leurs souliers jaunes, tout contribuait bien à leur donner cette physionomie sinistre des vaincus où le découragement moral se trahit par l'accablement physique. Le cabecilla les regarda un instant avec un petit rire de triomphe. Il n'était pas fâché de voir les soldats de la République, humbles, blafards, déguenillés, au milieu des carlistes bien repus, bien équipés, des montagnards navarrais et basques, bruns et secs comme des caroubes…

« Viva Dios ! mes enfants, leur dit-il d'un air bonhomme, la République nourrit bien mal ses défenseurs. Vous voilà tous aussi maigres que les loups des Pyrénées quand les montagnes sont couvertes de neige et qu'ils viennent dans la plaine flairer l'odeur de la carne aux lumières qui luisent sous les portes des maisons… On est autrement traité au service de la bonne cause. Voulez-vous en essayer, hermanos ? Jetez ces infâmes casquettes et coiffez-vous du béret blanc… Aussi vrai que c'est aujourd'hui le saint jour de Pâques, ceux qui crieront “Vive le roi !” je leur donne la vie sauve et les vivres de campagnes comme à mes autres soldats ».

Avant que le bon père eut fini, toutes les casquettes étaient en l'air, et les cris de « vive le roi Carlos ! – vive le cabecilla ! » retentissaient dans la montagne. Pauvres diables ! Ils avaient eu si grand'peur de mourir ; et c'était si tentant toutes ces bonnes viandes qu'ils sentaient là près d'eux, en train de griller à l'abri des roches, devant des feux de bivouac roses et légers dans la grande lumière ! Je crois que jamais le prétendant ne fut acclamé de si bon cœur. « Qu'on leur donne vite à manger, dit le curé en riant. Quand les loups crient de cette force, c'est qu'ils ont les dents longues ».

Les carabiniers s'éloignèrent. Mais un d'entre eux, le plus jeune, resta debout devant le chef, dans une attitude fière et résolue qui contrastait avec ses traits d'enfant et le duvet fin, à peine coloré, enveloppant ses joues d'une poudre blonde. Sa capote trop grande lui faisait des plis dans le dos, sur les bras, se relevait aux manches sur deux poignets grêles, et par son ampleur l'amincissait, le rajeunissait encore. Il y avait de la fièvre dans ses longs yeux brillants, des yeux d'Arabe avivés de flamme espagnole. Et cette flamme fixe gênait le cabecilla.

– Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda-t-il.

– Rien… J'attends que vous décidiez de mon sort.

– Mais ton sort sera celui des autres. Je n'ai nommé personne. La grâce était pour tous.

– Les autres sont des traîtres et des lâches…. Moi seul je n'ai pas crié.

Le cabecilla tressaillit et le regarda bien en face :

– Comment t'appelles-tu ?

– Tonio Vidal.

– D'où es-tu ?

– De Puycerda.

– Quel âge ?

– Dix-sept ans.

– La République n'a donc plus d'hommes, qu'elle est réduite à enrôler des enfants ?

– On ne m'a pas enrôlé, padre… Je suis volontaire.

– Tu sais, drôle, que j'ai plus d'un moyen pour te faire crier : « Vive le roi ! »

L'enfant eut un geste superbe : « Je vous en défie !

– Tu aimes donc mieux mourir ?

– Cent fois !

– C'est bien… tu mourras.

Alors le curé fit un signe, et le peloton d'exécution vint se ranger autour du condamné, qui ne sourcilla pas. Devant ce beau courage, le chef eut un mouvement de pitié : « Tu n'as rien à me demander avant ?… Veux-tu manger ! Veux-tu boire ?

– Non ! répondit l'enfant ; mais je suis bon catholique, et je ne voudrais pas arriver devant Dieu sans confession.

Le cabecilla avait encore son surplis et son étole : « Agenouille-toi, dit-il en s'asseyant sur une roche, et, les soldats s'étant écartés, le condamné commença à voix basse : « Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché…. »

Mais voici qu'au milieu de la confession, une fusillade terrible éclate à l'entrée du défilé.

– Aux armes ! crient les sentinelles.

Le cabecilla bondit, donne des ordres, distribue les postes, éparpille ses soldats. Lui-même a sauté sur une espingole sans prendre

le temps d'ôter son surplis, lorsqu'en se retournant il aperçoit l'enfant toujours à genoux.

– Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

– J'attends l'absolution.

– C'est vrai, dit le prêtre.... Je t'avais oublié.

Gravement, il élève la main, bénit cette jeune tête inclinée ; puis, avant de partir, cherchant des yeux autour de lui le peloton d'exécution dispersé dans le désordre de l'attaque, il s'écarte d'un pas, met son pénitent en joue, et le foudroie à bout portant.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe : **http://www.ebooksgratuits.com**

—

Juillet 2003

—

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.